

Je ne compte pas

Carole Allamand

Volume 7, Number 3-4, Summer 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6132ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Allamand, C. (1992). Je ne compte pas. *Brèves littéraires*, 7(3-4), 15–22.

CAROLE ALLAMAND

Je ne compte pas

Que le ton de cette lettre ne vous désoblige pas, chère Madame, car bien qu'il ne vous en souvienne plus aujourd'hui, nous nous sommes entretenus au téléphone à cinq reprises. La fréquence de ces échanges et l'ignorance dans laquelle vous avez paru me tenir ce matin, sans parler de l'affliction qui étreint à présent ma gorge, m'autorisent donc à me saisir de mon crayon. Vous n'êtes d'ailleurs pas sans savoir, Madame, que seuls les écrits restent.

Vous n'ignorez pas non plus qu'à la suite des réparations perpétrées dans mon immeuble par votre entreprise, je me suis retrouvé sans électricité. Préférant déjeuner dans un petit troquet dont j'aurai à vous reparler, je n'ai pas eu à souffrir de la privation de cuisinière et de réfrigérateur entraînée par votre négligence. Loin de moi la mauvaise foi d'alléguer en outre le défaut de journal télévisé : je ne possède pas de poste. Mais si mon goût très modéré pour la musique me dispense également de la présence d'un magnétophone ou de je ne sais quel «pick-up», je ne peux en dire autant de la littérature. «Les livres ne marchent pas à l'électricité», m'avez-vous rétorqué lors de notre troisième conversation téléphonique. Méconnaissez-vous donc qu'à l'instar de

l'attention et de la culture, l'électricité est un élément indispensable à l'activité de lecture? Gide ne se lit plus dans le noir, Madame. Et en ce mois de novembre, les chandelles ne réchauffent guère. Mais là n'est pas la raison de la présente. Aussi sachez qu'il est moins pénible d'endurer l'obscur froideur d'automne que l'affront dont il me faut vous faire part maintenant.

Lorsque je vous ai contactée, le 29 octobre au matin, vous m'avez assuré que vous feriez «votre possible» afin que le courant soit rétabli au plus vite dans mon appartement. À plusieurs reprises dans notre dialogue, vous m'appelâtes même Henri, Monsieur Henri L... Ébranlé par cette délicatesse, j'ai donc repris place dans le fauteuil que j'occupe en dehors des heures de bureau, et attendu jusqu'au soir que se fasse la lumière. L'ombre commençant à gagner les pages de mon livre, je me suis permis de vous recontacter. Faute du possible, vous m'avez promis cette fois-ci de faire «le nécessaire», ce qui est de loin plus ambitieux. Vous vous en êtes aperçue, puisque, comme en témoigneraient vos propos le lendemain, vous alliez en fait vous limiter à faire «un rapport au responsable». Et là déjà, vous ne m'appeliez plus cher Henri, mais cher André. Enfin, le lundi suivant, ce n'est plus même à André que vous avez déclaré avoir fait «en sorte que les choses rentrent dans l'ordre», mais à «Monsieur», et enfin à «Monsieur comment?», cet individu sans nom dont vous ne parveniez plus à retrouver le dossier.

La température de ma bibliothèque venait de descendre à dix degrés. L'obscurité y était telle que je ne

retrouvai qu'à tâtons mon fauteuil, et renonçai finalement à le quitter pour répondre aux téléphones de ma mère. Comme engourdie à son tour, mon âme ne distilla bientôt qu'une seule pensée, dont le contenu s'amenuisa au point de tenir en moins de mots, Madame, que votre main ne compte de doigts.

Quatre vocables se succédaient sans relâche au bout de mes lèvres, pareils aux perles d'un lugubre chapelet, aux gouttes amères de ces fontaines qui s'alimentent à leur propre bassin : je ne compte pas. Je ne compte pas. Je-ne-compte-pas.

Je ne compte pas.

Mais ne tombez pas dans la trappe de mon mot. Je ne suis pas généreux, chère Madame. Et si d'aucuns prétendent que je n'ai jamais fait de mal à une mouche, sachez que je ne lui ai pas fait de bien non plus. Et puisque nous y sommes, je vous avouerai que rien ne me consterne autant que les définitions de soi. Il m'afflige, oui, le zèle fébrile des individus qui justifient telle ou telle action et ce qu'ils appellent leur caractère en greffant la première sur le second comme l'on piquerait des fleurs séchées dans une terrine de porcelaine. La terrasse du troquet où je vous ai déclaré me rendre à midi abonde justement de ces hommes qui ont fait ceci PARCE QU'ils sont cela, et d'autres qui se trouvent en revanche plutôt ainsi, d'employés de banque auxquels on ne la fait pas et d'ouvriers qui donnent l'impression de se connaître si bien qu'on se les figure volontiers ouvrant leur âme au moyen de quelque pied-de-biche. Et si toute cette lumière devait vous aveugler, évitez

pourtant le fond du café: bientôt penché sur vous par-dessus son zinc, le plongeur vous confierait être allé aussi profond en lui-même que ce linge dans le verre qu'il essuie tout en causant. Mais voilà que je me perds, et vous peut-être aussi perdez le sens de mon aveu : je ne compte pas, je n'ai jamais compté.

J'ai grandi à Mouchin, dans un quartier où il suffit aux gosses, pour être Pied Agile, de coller des plumes de pigeon sur une casquette publicitaire. Ma mère n'aurait pas toléré que mon chef fût décoré des armes d'une entreprise comme la vôtre. En dépit de six autres bouches à nourrir, et parce que je lui semblais plus méritant que mes frères, elle m'acheta donc une superbe parure de plumes traitées contre les mites et l'eau. Je devins Taureau Éléphant et, de peur d'avoir à s'acquitter des déprédations survenues à mon costume, les parents de mes camarades leur défendirent de jouer désormais avec moi. De même, aucun mouchoir ne fut déposé à terre dans mon dos et lorsque j'étais désigné pour «coller», on renonçait à jouer à cache-cache avant même que je fusse parvenu à cent.

Deux ou trois ans plus tard, au *Paradis* (le café dont je vous ai signalé l'existence), Francis, Marco et les copains de mes frères me donnaient toujours la tige du football de table à laquelle il manquait deux joueurs. Le gérant avait remplacé l'un des deux restant par un segment de manche à balai qui se trouva un jour sur la trajectoire de la balle. Mes interventions dans la partie étaient bien rares, Madame. Et tandis que je me haussais pour mieux évaluer l'angle de tir à adopter, la nouvelle

amie de Marco déplaça ses joueurs avec tant de vigueur que la baguette d'acier qui vint heurter ma poitrine y laissa une trace que mes doigts devinent encore aujourd'hui. On décida toutefois qu'il n'y avait pas faute, vu que ce n'était pas à proprement parler le joueur qui avait été bousculé.

Ces jeux-là ont cessé, Madame, mais ceux qui les ont remplacés ne me furent guère plus favorables. C'est ainsi qu'il m'a été donné plusieurs fois d'observer des filles lever le verre que je venais de leur offrir pour trinquer avec un autre. Ne me dites pas, surtout, que cela ne signifie rien, et que le fait de m'oublier à l'occasion ne menace pas l'amour que les gens me portent. Certes, il arrivait à mon père de demander soudain où se trouvait Henri alors que nous étions tous à table, Francis, Nat, Pascal, Jacquot, Maman et moi. Qu'à cela ne tienne : mon père ne m'aimait pas. Et si ma mère, je vous l'ai dit, se cachait peu de me préférer au reste de la famille, ses faveurs ne pesaient guère face à la jalousie effrénée de mes trois frères et de mes deux soeurs. Il est vrai qu'aucun d'entre eux n'a su lire avant neuf ou dix ans, âge auquel la somme de mes lectures s'étalait déjà sur plusieurs rayons de l'étagère du salon.

L'attention de ma mère n'était cependant pas sans faille. Ne souriez pas, Madame, au récit d'une omission dont le souvenir me glace autant que le froid où me laisse votre firme. Les lycées avaient pour tradition d'immortaliser leurs lauréats. Au terme d'une seconde particulièrement réussie, je fus donc appelé à poser en compagnie de camarades également méritants, du

proviseur et de quelques maîtres attachés à cette coutume. Je fus casé au troisième rang, entre Pierre D'Albis et une enseignante de latin que je chérissais. Et si je vous avouais avoir recherché durant la pose le frôlement de son coude, pourriez-vous, en échange de la confiance que je vous témoigne, m'expliquer les raisons de mon absence de cette photographie? Certes non, Madame, et l'énigme persiste entière : l'épreuve que je possède ne révèle rien entre le ténébreux Pierre et Mademoiselle Falquet, rien qu'une gêne due sans doute aux quarante ans qui les séparaient, et plus que tout, à l'épaisse chevelure noire du garçon. Lorsque je la reçus, mes yeux balayèrent fébrilement cette image. Peut-être oubliais-je avoir été déplacé à la dernière seconde pour combler un vide dans telle ou telle rangée? Peut-être me trouvais-je quand même entre les deux et que les cheveux de l'un ou bien l'aura de l'autre m'avaient dissimulé à l'objectif? En proie à l'angoisse, Madame, je retournais même l'image. L'occasion de se moquer de moi aurait été trop belle pour Francis et Jacquot, et la crainte de décevoir ma mère me prévint finalement d'en parler à table. Ce fut elle qui souleva la question. Alors que je lui tendais mon assiette, elle me dit simplement que j'étais bien joli avec mon costume bleu dans la photo. De retour dans ma chambre, je la froissai d'une poigne fiévreuse et, sûr qu'il allait cesser à son tour de me réfléchir, je brisai aussi le petit miroir cerclé d'or suspendu au-dessus de la commode. Ma main droite garde encore la marque de la profonde entaille que ce geste me valut.

Accoutumé à ne compter pour personne, je commençais à me laisser vaincre par l'étrange sensation

d'être absent à moi-même. Mon entrée en Faculté vit la situation se dégrader à tel point que je faillis perdre l'unique preuve jusqu'alors opposée à la meute intérieure des voix qui me susurraient que je n'existais pas. De même qu'une glace sans tain ou qu'un chapeau de magicien à jamais dépeuplé de colombes, les livres s'avérèrent bientôt impuissants à tenir ensemble les pans de mon être qui s'abattaient en silence de part et d'autre de ma chaise sur le parquet de la bibliothèque. Nul protagoniste n'était sans doute assez évanescent pour avoir été forgé à mon image; du plus furtif personnage de roman à la soubrette de comédie, le moindre des êtres de papier me paraissait ainsi plus réel que ma propre main qui s'efforçait d'en retracer la destinée. Et lorsque j'abordai la langue, les sujets grammaticaux eux-mêmes me semblèrent davantage dignes que moi de ce titre.

Les filles survinrent à peu près à cette époque dans mon existence. En plus de m'exhumer des livres, la fréquentation des bordels eut le mérite de me découvrir la valeur de l'argent : une centaine de francs se révélait alors dotée du pouvoir de m'arracher à l'oubli. Pénétrant leurs chambres noires comme une image aveugle dans l'aigre bain révélateur, je me crus donc guéri. Elles aussi m'appelaient Henri et sous leurs mains mon corps défaillant a pour un temps pris sens et vie. Seulement, cette attention ne durait que peu. Elle cessait même bien avant mon départ de la chambre, dès l'instant où l'haleine de ces dames se faisait plus rauque et leurs ongles plus perçants dans mes reins. Leur visage se détourne volontiers du vôtre et la crispation dont elles commen-

cent à être la proie vous fait passer pour un importun. Les cris d'une femme, Madame, ne s'adressent pas tant à l'homme qui les chevauche qu'aux murs, à elles-mêmes, et parfois à celui qu'elles ont un jour aimé de toute leur âme. Bientôt, leurs pupilles exorbitées de plaisir ne me voyaient plus. Les dernières parcelles de ma présence au monde allaient même s'abîmer dans ces regards vides lorsqu'un inexplicable sursaut me fit délaissier les studios meublés pour retourner à la bibliothèque.

À cette heure, pareil tressaillement me fait préférer l'ombre au soleil. Je ne saurais vous l'expliquer: la nuit est tombée sur ma feuille. Et vous n'ignorez pas, Madame, que s'il n'est rien de tel pour se perdre dans les étoiles qu'une pièce assombrie, il est aussi des jours où les écrits ne valent plus même une chandelle.